

Les Cévennes, « Théâtre sacré », nature profane ...

Catherine Bernié-Boissard

Les Cévennes offrent une double caractéristique. Celle d'être à la fois une réalité géomorphologique et une réalité anthropomorphique, dont le sacré serait le trait d'union. Si l'on excepte le Mont Sinaï, dans le désert égyptien – le Mont Horeb de l'Ancien-Testament – il est peu de massifs montagneux qui présentent une telle dualité en géographie des représentations. Mais ce qui, dans le premier cas, voit le sacré émerger naturellement du lieu de la Révélation monothéiste, lie ce même sacré à la violence de l'Histoire dans l'occurrence cévenole.

A tel point que l'on peut formuler l'hypothèse que les Cévennes ont été *inventées* au XVIII^e siècle, par la guerre des Camisards (1702 – 1704). Il s'agit, comme on le sait, d'une répression religieuse conduite par Louis XIV à l'encontre des adeptes de la Réforme protestante, qui provoque une insurrection pour la liberté de conscience. Les Cévennes retirent de cette longue et « sanglante guérilla »¹ aussi bien leur *légende dorée*² que, pour une large part, leur *présence* touristique et le *comportement socio-politique* contemporain de leurs habitants.

Le vocabulaire lui-même vient à l'appui de ce qu'on peut qualifier de *seconde naissance* d'une région dont l'écrivain André Chamson dit qu'elle est un des plus vieux visages de la France³. Les termes – communs jusqu'à la banalité dans le discours touristique – de « plurielles » et de « singulières » sont ici un élément original de différenciation entre géographie physique – *les Cévennes* – et géographie culturelle – *la Cévenne*. L'écrivain Jean-Pierre Chabrol, cévenol de naissance, auteur des *Fous de Dieu* (1961) et des *Rebelles* (1965), note que « en passant de la vie sur le papier (des Atlas, des dictionnaires) cet étrange pays prend le pluriel ». ⁴

On dira plutôt que cette région nourrit de sa singularité une image allégorique que rend justement l'expression littéraire courante (fréquemment évoquée s'agissant d'autres romanciers comme André Chamson et Jean Carrière) de *Cévenne des Cévennes*. Précisément, comment, quand et pourquoi est née, et où se situe, cette *Cévenne des Cévennes* qui a toutes les propriétés du mythe ?

Cévenne *camisarde* évoquée sous la plume des localiers dès lors qu'un conflit d'aménagement ou de mise en valeur de l'espace est conçu par les pouvoirs publics, qui compromettrait le souvenir d'un « passé qui ne passe pas » (par exemple, la réalisation avortée du barrage écrêteur de crues de la Borie, en 1990-92, sur le Gardon de Mialet). Cévenne *résistante* dont la population allierait, selon l'essayiste André Dumas, « une calme énergie » née de l'accoutumance à de vifs contrastes géo-climatiques, à de vibrantes « passions » alimentées par la familiarité depuis l'enfance avec « quelques gravures illustrant des versets de l'Écriture » accrochées aux murs de vieilles maisons trapues⁵. Ou encore, selon JP. Chabrol, par la lecture régulière de la Bible.

Cévenne où le *sacré* est paradoxal, parce que le protestantisme, considérant que la nature, création de Dieu, n'est pas divine en elle-même, refuse de la sacrifier. Peu de localités de l'aire camisarde portent le nom d'un saint (Saint-Hippolyte-du-Fort, Saint-Germain-de-Calberte, Saint-Jean-de-Gardonnenque...). La route qui mène du château de Salgas (Vébron) à l'actuelle *Corniche des Cévennes* est toujours appelée « route cardinale » puisqu'elle fut tracée par le Cardinal de Bernis (1715-1794) pour ses déplacements ministériels... « (...) L'attention au « sacré-objet », le balisage territorial par le signe de la croix », témoignent d'une volonté catholique d'exalter les dévotions condamnées par le protestantisme », écrit Robert Sauzet⁶. Mais ce sacré – qu'on pourrait qualifier de *clérical* – est minoritaire au regard d'un sacré *laïcisé*, autrement dit connoté par les combats huguenots de 1702-1704. Celui-ci est incarné et transmis par les paroles de *La Cévenole*⁷ - la *Marseillaise* des Camisards – qui célèbrent le « pays sacré de nos aïeux », ou encore par le *Psaume des Batailles* (Psaume 68) qui annonce la consommation de la force ennemie (des troupes royales) devant Dieu, à la manière « dont la cire fond au feu »⁸...

La permanence de ces dimensions – camisarde, résistante, sacrée – invite à la relecture chronologique et thématique de l'espace cévenol selon trois axes :

1) Le « désert cévenol » avant la guerre des Cévennes ; 2) La naissance du « Théâtre sacré des Cévennes » ; 3) La reconstruction mémorielle d'une *Cévenne des Cévennes*.

1 - Le « désert cévenol » avant la guerre des Cévennes

Avant d'acquiescer l'image d'un pays de résistance, où identité culturelle et identité géographique se superposent, les Cévennes sont une obscure région, l'une des plus pauvres du Languedoc. Connues depuis l'Antiquité, elles ont été assimilées à une sorte de grande balafre en travers du sud de la France, dont les limites varient selon les sources, avant d'être identifiées comme région constituée de massifs schisteux et granitiques, entre Mont Lozère au nord et Mont Aigoual au sud-ouest, à la fin du XIX^{ème} siècle. Les Cévennes ont ainsi reçu des définitions plus ou moins précises, car elles n'ont jamais eu de frontières bien marquées, et n'ont jamais coïncidé avec une quelconque entité administrative, département ou région⁹.

En fait, leurs frontières sont culturelles, liées à l'épisode marquant de la guerre des Camisards, qui délimite les « Cévennes proprement dites », selon l'expression employée pour la première fois par Napoléon Peyrat dans son *Histoire des pasteurs du Désert* en 1842¹⁰. Les « Cévennes par excellence » de Robert-Louis Stevenson parti sur les traces des lointains cousins des puritains écossais rebelles avec l'ouvrage de Peyrat comme guide dans son *Voyage avec un âne* en 1879. « Cévennes par excellence, Cévennes des Cévennes » (...) le pays tourmenté et hérissé qui s'étendait à mes pieds mérite seul ce titre, et les paysans le lui réservent.¹¹ »

Dans un ouvrage constamment réédité depuis 1932, André Dumas cerne dans un losange rocaillieux plus étroit encore, un *Désert cévenol*, isolé par ses contreforts des plaines du Rhône ou de l'Hérault, séparé par des cassures brusques du causse Méjean, des plateaux du Rouergue et du massif du Mont Lozère. C'est là, dans ces vallées arides et abruptes, aux roches déchiquetées, que se trouve le cœur des Cévennes, où, plus que partout ailleurs, « se respire l'âme camisarde ». Frontière culturelle, là encore, dont s'inspireront les écrivains du XX^{ème} siècle, pour parler de la Cévenne, au singulier¹².

Avec Jean Carrière, la définition se resserre encore : « Pour évoquer le pays cévenol, on pourrait presque dire qu'il suffit de décrire l'un de ses habitants – pourvu qu'il soit huguenot, et qu'il vive entre l'Aigoual et le Mont Lozère, au dessous de Florac et au dessus d'Alès : ce sont là les bornes de la Cévenne des Cévennes. » Mais on peut inverser les termes, et décrire l'homme cévenol en décrivant son milieu, ce qui est pour Carrière à la fois le plus fascinant et le plus exaspérant. « Il semble qu'ici, dans ce décor minéral, nul ne puisse survivre, au sens

propre et au figuré, que grâce à une économie de moyens qui, d'évidence, est imposée par l'austérité du site ». Diversité des paysages de schiste noir, de crêtes déchiquetées, d'horizons granitiques : « les » Cévennes combinent « douceur évangélique » et rudesse des pentes que l'homme a colonisées¹³.

Le climat est contrasté : le versant méridional connaît des étés chauds et secs propices aux incendies, des automnes aux pluies torrentielles, des hivers rigoureux. Michelet a parlé de ce peuple, « le plus pauvre des temps », et de cette région où « le paysan descend après l'orage chercher son champ dans des paniers au pied de la montagne ». Au point que vivre ici, dit encore Jean Carrière, c'est « affronter des extrémités qualifiées de cosmiques, ce qui apparente la fourmi humaine à une sorte de héros issu de quelque mythologie. » Les Cévennes furent en effet une terre de travail acharné pour extraire quelques revenus d'un sol pauvre qu'il faut retenir en terrasses (les *faïsses* ou *bancels*), du châtaignier (l'arbre à pain), de quelques cultures complantées à protéger des étés trop secs et des hivers trop froids, avant que l'élevage du ver à soie et la culture du mûrier, arbre d'or, puis l'industrie minière ne transforment l'économie aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Pour l'ethnologue Jean-Noël Pelen, les hommes et la montagne, ici plus qu'ailleurs, se sont sans doute mutuellement façonnés et sont devenus indissociables. S'accoutumer à la rudesse et au désordre du relief, à la rareté des voies de communication, relève d'un apprentissage, d'une soumission réciproque de la nature et de l'homme. Au point que l'on pourrait en déduire une sorte de prédestination du pays au protestantisme, explicable par le « rapport sensible que l'on pressent entre la rigueur de la doctrine et l'austérité du paysage »¹⁴.

2 - La naissance du «Théâtre sacré des Cévennes »

C'est à Londres en 1707 que sont « nées » les Cévennes, dans l'acception contemporaine du nom, ou plutôt que leur personnalité, leur identité est attestée, par la publication de l'ouvrage de Maximilien Misson, au titre mythique de *Théâtre sacré des Cévennes ou Récit de diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie de la province de Languedoc*. Le livre est un recueil de témoignages et de documents sur la guerre des Cévennes, épisode de résistance, de violence et de prophétisme après la révocation de l'Edit de Nantes (1685). De 1702 à 1704, elle oppose, aux armées de Louis XIV, quelques milliers de paysans et artisans du textile, qualifiés de fanatiques, puis de camisards parce qu'ils portent une chemise blanche par-dessus leur vêtement comme signe de reconnaissance. Ou encore parce que la tactique habituelle des montagnards est la *camisade*, attaque de nuit sur les grands chemins. Leur lutte a un objectif : obtenir la liberté de célébrer leur culte interdit. L'Europe entière découvre avec stupéfaction à la fois la montagne et ces hommes, ces femmes et ces enfants, prophètes ou inspirés, qui se nomment eux-mêmes *Enfants de l'Eternel*. On peut parler d'une véritable « invention » des Cévennes.

La Réforme est majoritaire dès la fin du XVI^e siècle dans cet « immense théâtre » à qui l'on doit quelque respect, dira plus tard Michelet, avec ses « paysages bibliques » où « un sentiment de religion vous saisit l'âme »¹. Dans le sillage des flux de circulation alimentés par les marchands de Nîmes, de Lyon et d'Alès, la Réforme remonte les vallées, gagne les petites villes, les hameaux, jusqu'aux fermes les plus pauvres des montagnes. L'historien André Ducasse parle à propos du Midi d'un « pays dur » et d'une « cohésion fondée sur la géographie », qui expliquerait une résistance plus vive que dans les autres régions réformées. Entre la plaine et la montagne, un accord se conclut, « grâce aux torrents qui dévalent des crêtes ». « Ils permettent aux montagnards, pauvres et nourris de châtaignes, d'aller vendre à la ville leurs peaux de mouton, de placer leurs fils comme artisans, leurs filles comme

servantes. » Une communauté religieuse se forme, fondée sur une âme commune, des souvenirs historiques des guerres de religion, et, sans anachronisme, un esprit « républicain », qui fait que les protestants tiennent à une religion « démocratique » (le système prebyterosynodal), qu'ils élisent leurs pasteurs, constituent plus de 120 églises et regroupent environ 200 000 fidèles. Rencontre symbolique de deux âmes et de toute une province: « la montagne brusquement a tiré la plaine vers les sommets », dit encore André Ducasse¹⁵...

A la veille de l'épisode camisard, le paysage est fixé. Forteresse quasiment imprenable pendant les guerres de religion, terre de refuge pour les protestants de la plaine, les Cévennes sont résolument huguenotes, les positions regagnées sur les marges par l'Eglise catholique n'entameront pas le territoire central, autour des vallées des Gardons, comme l'a bien montré Philippe Joutard¹⁶. La région Cévennes et Bas-Languedoc est celle où la densité huguenote est la plus forte. Où la résistance à l'obligation catholique sera l'une des plus actives, des plus violentes. Pendant un siècle, de la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à l'Edit de tolérance de 1787, la métaphore biblique du « Désert », qui désigne la période de clandestinité des Églises, prendra tout son sens dans ce paysage de maquis. La référence au Désert a une double signification. D'une part, elle fait allusion à la sortie des Hébreux d'Égypte et à leur marche vers la Terre Promise dans le désert du Sinaï. D'autre part, elle traduit les conditions de vie et de déplacements incessants des Camisards et des ministres du culte pourchassés par les soldats du roi.

Les persécutions commencent bien avant la Révocation, que la monarchie justifie par la fin de la « Religion prétendue réformée ». Le territoire est mis sous contrôle : par la construction de vastes forts militaires dans les villes (Nîmes, Alès, Saint-Hippolyte) ; par la création de routes de crêtes qui dominent les lieux habités ; par la surveillance des lieux d'échanges et d'activités économiques, foires ou transhumance des troupeaux. La montagne est un refuge, pour la résistance, qui s'organise dès 1683. Les temples sont détruits, les assemblées interdites. L'Eglise se réorganise clandestinement dans un paysage que les habitants connaissent bien et qui deviendra un atout : bois, grottes et gorges accueilleront les assemblées du Désert, les prêches et les baptêmes. La montagne parle et leur parle : ils entendent dans les airs les psaumes interdits, avant les récits des prophètes. Une fois les derniers prédicants exilés, le prophétisme rencontre en effet un terreau favorable dans une région accablée par des années de persécution.

Né dans le Dauphiné, il s'exprime dans les Cévennes à partir de 1700, encouragé par les écrits du pasteur Jurieu, réfugié à Rotterdam, sur *L'accomplissement des prophéties* (1686), qui annonce la délivrance des fidèles dans un délai de trois ans. Face à une répression impitoyable – exécutions, confiscation des biens, refus de sépulture, envoi aux galères, prison perpétuelle - ces prophètes, traités de « chiens », de « loups » ou de fanatiques par les catholiques et les protestants du Refuge, appellent à la révolte.

L'événement déclencheur de la guérilla, qui n'est ni une jacquerie ni une guerre civile, et ne recevra aucune aide de l'étranger, est l'assassinat de l'inspecteur des missions, l'abbé du Chaila, au Pont-de-Montvert en juillet 1702, par un prophète au prénom biblique, Abraham Mazel. La géographie du terrain est un obstacle pour les troupes royales. Elle constitue un atout pour les Camisards, qui soutiennent le conflit dans la durée grâce à l'appui de la population et à leur mobilité. Les mémoires qu'ils ont laissés, les fictions romanesques du XIX^e siècle, les études historiques, l'oral et l'écrit dont parle Philippe Joutard dans *La légende des Camisards*¹⁷, permettent de saisir la portée de cet épisode et son empreinte durable. Une sorte de « Jeu de la Bible », de quelques livres de la Bible pris au pied de la lettre, né d'une candeur extrême de gens simples, dira l'écrivain et journaliste Max-Olivier Lacamp, mais si proches des révoltés de notre temps¹⁸...

Dans cette guerre sainte, la violence est extrême tant du côté camisard que de celui des troupes royales qui vont jusqu'à brûler des villages entiers. Afin de dépeupler les Hautes-Cévennes, le brûlement de 466 villages et hameaux (13 000 habitants) est organisé d'octobre à décembre 1703, par les troupes royales. En mai 1704, après une défaite, l'un des chefs de l'insurrection, Jean Cavalier accepte de négocier avec le maréchal de Villars. Il se rend et peut quitter la France. Parmi les autres chefs camisards certains sont tués, d'autres se rendent. Des tentatives pour relancer l'insurrection ont lieu jusqu'en 1710. Elles échouent toutes.

La guerre des Camisards entre désormais dans la légende. Légende noire pour les protestants du Refuge qui s'interrogeront sur sa nature violente, et la minoreront. L'ouvrage publié en 2005 par le Musée international de la Réforme de Genève, *Comprendre la Réforme*, y consacre deux lignes sur plus de 150 pages, dans un chapitre consacré au Désert, privilégiant en amont le Refuge en Europe et en Amérique, en aval la période du Réveil. « La guerre éclata même en 1702 dans les Cévennes entre le pouvoir royal et les Camisards, nom que l'on donna aux insurgés. Mais le jeu était inégal et la révolte fut noyée dans le sang »¹⁹. Temps de l'oubli pour les reconstituteurs de l'Eglise protestante qui, à partir de 1715, sous l'égide du pasteur Antoine Court, à l'occasion du Synode des Montèzes, tenu dans le Gard, sur le théâtre des Cévennes, tentent de rompre avec le prophétisme et de restaurer la discipline des Eglises réformées.

Les premiers veulent ignorer, les seconds veulent oublier. On entre donc dans une période d'amnésie collective, d'autant plus qu'à partir de 1787 les protestants retrouvent un état-civil et, avec la Révolution, l'égalité civile, la liberté de conscience et la liberté de culte. Un long tunnel s'ouvre donc de la mort de Louis XIV (1715) jusqu'aux mouvements des Réveils du XIX^e siècle, marqués par la sensibilité romantique, qui veulent « réveiller » les protestants assoupis²⁰.

3 - La reconstruction mémorielle d'une Cévenne des Cévennes

Reflète et composante de cette époque, *La Cévenole* (1885) va devenir un véritable hymne huguenot, tout au moins dans le sud de la France. Il faut noter que ce chant, profane – ce n'est pas un psaume, même si c'est un cantique, a été écrit à la demande du pasteur de Saint-Jean du Gard, l'une des principales localités camisardes, qui entend revivifier le souvenir des martyrs du Désert.

Exaltant l'épopée, ce texte peut être considéré comme un signe de « réconciliation » du protestantisme français avec une part de son histoire qui avait été délibérément occultée. Composé par l'évangéliste Ruben Saillens, sa particularité est de superposer l'évocation d'une nature géographique privilégiée et d'une histoire héroïque. La géomorphologie s'accorde ici à l'anthropomorphisme.

On pourrait en quatre rubriques cerner la rencontre entre une nature profane et des événements marqués par le sacré. Les Cévennes ont changé de visage : elles sont devenues un « théâtre sacré » dans, par et au travers de la guerre des Camisards. De paysage géographique, elles se sont métamorphosées, pour ainsi dire, en site théologique.

Quatre thématiques affleurent :

- 1 – les éléments naturels
- 2 – leur transformation anthropomorphique
- 3 – le référentiel au sacré
- 4 – la mise en évidence des sentiments, attitudes et valeurs humains.

Le caractère de patriotisme est marqué dès le départ par le salut aux trois massifs montagneux de l'Espérou, du Bougès et de l'Aigoual, « montagnes bien-aimées, pays sacré de nos aïeux ». Suit une description des éléments naturels du paysage : vertes cimes des montagnes, vallées de châtaigniers, collines, torrents, grottes profondes, ravines, rochers granitiques. Napoléon Peyrat a décrit le choc subi lors de sa première visite à ces lieux : « (...) J'aperçus une montagne qui recevait de la tempête un aspect solennel : sa base était toute fumante de vapeur et sa cime voilée d'un nuage noir sur lequel se levait l'aurore. Quelle est cette montagne, demandai-je à mon guide ? – Le Bougès, répondit-il. A ce nom, je m'arrêtais et je contemplais avec une religieuse émotion le sauvage berceau de l'insurrection camisarde, revêtu des symboles de son histoire, d'un manteau d'orages, d'un voile funèbre et d'une couronne de gloire.²¹ »

Cette nature profane est en effet un théâtre de mémoire, transformé par l'anthropomorphisme. On s'adresse aux montagnes : « Elevez vos têtes chenues ». On les interpelle comme si elles avaient la parole : « Redites-nous, grottes profondes, l'écho de leurs chants d'autrefois », et vous, torrents, « le bruit de leurs voix ». « Vieux châtaigniers aux bras tordus » comme marqués par la souffrance, « vétérans » assimilés aux aïeux, « vous les avez entendus », « vous seuls savez » « dans quel granit » fut taillé ce peuple vainqueur. Données paysagères et mémoire sont ainsi intrinsèquement confondues. Ce qui permet à un journal suisse protestant d'écrire très sérieusement, en 2005, que deux millénaires après les exilés juifs à Babylone, les Huguenots persécutés chantaient au fond de leurs grottes, au Désert, les mêmes psaumes. Souvenez-vous de la Cévenole: «Redites-nous, grottes profondes, l'écho de leurs chants d'autrefois!»...²²

La référence au sacré n'est pas paradoxale pour une théologie de la Parole fondée sur l'Écriture (*sola scriptura*), pour laquelle aucun objet ne saurait être sacré puisqu'à Dieu seul appartient la gloire (*solī deo gloria*). Si le « pays » est « sacré », ce sont les termes « Dieu », « Maître », « amour », « sang qui purifie » (l'Eucharistie), « gloire qui monte aux nues » (référence à l'Ascension), « jour des Jugements » (Apocalypse, Livre de Jean), et surtout «Esprit qui les fis vivre» répété par le refrain, qui marquent cette sacralisation. La montagne est médiatrice de cette expérience de la transcendance. Cette médiation entretient l'ambiguïté d'un sacré qui peut être à la fois l'Esprit du pays ou celui de Dieu. On en revient à la notion évoquée en introduction de « sacré laïcisé », qui renvoie à l'étymologie grecque du mot laïque, *laos*, l'assemblée du peuple.

Enfin, sont convoqués les sentiments et attitudes humains, surdéterminés par la foi des protagonistes, inscrite dans le paysage. Taillés dans le granit, nourris du « pain des forts » (référence à la manne céleste qui permit aux Hébreux de traverser le Désert vers la Terre Promise), ces héros sont « vaillants », malgré « les cris des mères désolées », qui les déchirent dans leurs attachements familiaux. Les valeurs de ces « pères émancipés » sont édifiantes pour les générations des « jours prospères ». « Quel sang avaient-ils dans les veines », « quel amour avaient-ils au cœur » ? Les uns, « en vrais lions, surent lutter », d'autres, « ceux-là furent sublimes, surent mourir sans résister ». Ainsi, comme le dit Philippe Joutard, les Camisards et la résistance pacifique postérieure du Désert se trouvent réunies dans un même souvenir²³.

Ce souvenir s'est inscrit durablement dans le temps et dans l'espace.

Dans le temps : il a profondément marqué la conscience collective. Concordance des comportements politiques et des origines religieuses, les protestants se rallient très tôt et très

massivement à la République. Après André Siegfried et Patrick Cabanel, on dira que l'enracinement huguenot trouve aujourd'hui ses bases dans un vote à gauche (républicain et laïque, dreyfusard, socialiste, communiste). Le vote pour le parti le plus révolutionnaire dans certains cantons cévenols, inexplicable d'un point de vue sociologique, trouve sa source dans la tradition. « Le rouge, ici, n'est que la couleur de la république laïque, écrit Patrick Cabanel, et de la fidélité due à un héritage de persécution et de résistance (...) »²⁴.

Significatif est de ce point de vue le texte d'un petit livre publié à la fin de 1944 par Muse Dalbray et Raymond Tristan-Sévère, intitulé *Des Camisards aux Maquisards*. Où l'on peut lire : « (...) Quand on a vécu l'épopée du maquis, on réalise ce que fut la guerre des Camisards. Les lieux ont à peine changé. Ce sont toujours les mêmes pierres, les mêmes châtaigniers, les mêmes ravins, la même terre imperméable. Mais le plus étonnant des rapports, c'est le mot de Marie Durand, inscrit sur la margelle du puits de la Tour de Constance à Aigues-Mortes. Ce mot n'est pas seulement gravé dans la pierre du cachot, mais dans la chair, mais dans le cœur des irréductibles Cévennes : résister. »²⁵

C'est ce que, déjà en 1935, André Chamson soulignait dans un discours prononcé à l'Assemblée du Désert du mas Soubeyran, au cours duquel il avait exalté le mot « que semble siffler le vent dans l'herbe dure des crêtes et que l'on apprend aux petits enfants de nos vallées », le verbe résister²⁶.

Dans l'espace, la mémoire est comme émiettée, à travers les sites, les villes et villages, matérialisée par les traces laissées dans la toponymie, par la pose de plaques commémoratives ou celle de discrets monuments. L'existence même d'un Musée du Désert, ouvert en 1911 à Mialet, l'exposition permanente d'objets et de documents iconographiques relatifs aux camisards dans la maison de Roland qui en fut l'un des chefs, témoigne de l'importance de la fonction symbolique de la mémoire protestante dans ce cadre géographique.

C'est ici que chaque année, sous les châtaigniers – les « vétérans de nos vallées » comme le dit *La Cévenole* – a lieu l'Assemblée du Désert, réunissant 15 à 20000 personnes, venues de France, de l'étranger, en particulier des pays du Refuge. Cette manifestation est à la fois religieuse, un culte y est célébré en matinée, et revêt un aspect historique avec des interventions commémoratives. Le tricentenaire de la guerre des Cévennes y tient une place prépondérante. Ainsi, de 2000 à 2004, sont successivement évoqués : le millénarisme, le prophétisme ; la guerre des Camisards ; les Camisards et l'Europe ; Roland et Cavalier : le protestantisme et les héros. Et en 2008, le Réveil au Désert, où l'épisode cévenol est pleinement réintégré dans l'histoire du protestantisme européen.

On empruntera à Marianne Carbonnier-Burkard conservatrice du Musée du Désert, qui publie en 2008 un *Comprendre la révolte des camisards*, l'idée de l'existence d'une signalétique fondée sur la pierre et sur la mémoire²⁷. Outre le Mas Soubeyran, de nombreuses plaques commémoratives évoquent la vie ou la mort de prédicants, de chefs ou bien des épisodes marquants de la guerre. De la Can de l'Hospitalet entre Le Pompidou et le Col du Rey, où ont lieu des assemblées annuelles depuis plus d'un siècle, au Plan de Fontmort, d'Aigues-Mortes au Jardin de l'Eternel (Aigoual), du Pont d'Anduze à Castelnau-Valence ... Le 250^e puis le 300^e anniversaire sont des moments d'accélération : maisons natales des héros, célébration de batailles, souvenir des lieux de déportation. Par extension, les lieux et les épisodes de la commémoration sont utilisés à des fins laïques contemporaines ; ainsi, en 1996, à Saint-Roman de Tousques, un monument est érigé aux résistants français et allemands de la Deuxième Guerre Mondiale, ici les maquisards répondent aux camisards. En 1995, le rachat par une association de la maison natale du prophète Abraham Mazel, permet de créer un centre culturel dédié aux résistances. Cette même résistance qui en 1992 a permis de faire échouer le projet de barrage écrêteur de crue de la Borie qui aurait noyé ce que l'on est convenu d'appeler ... la vallée des Camisards.

Conclusion

Au cours des années 1970, l'intérêt pour la guerre des Cévennes est réactualisé, notamment à travers le film de René Allio (*Les Camisards*, 1970), qui en propose une lecture marquée par Mai 68²⁸. Pour Marianne Carbonnier-Burkard, cette « camisardophilie » est parallèle à la mise en question, puis à l'effondrement à la fin des années 1980, des grandes utopies révolutionnaires. Par analogie, ne peut-on penser que ce « réveil » camisard contemporain est lié pour une part, dans le cadre cévenol lui-même, à la disparition progressive de l'élément économique structurant que furent, depuis le XVIII^e siècle, la mine et le travail du charbon ?

Si l'effacement des grandes idéologies entraîne un retour aux racines, une recherche d'identité, la disparition des activités suscite quant à elle un besoin de trouver de nouvelles ressources, dans la mise en valeur des paysages et la patrimonialisation, au service du tourisme. Une fois les mines fermées et les signes de l'exploitation charbonnière disparus, l'agriculture de montagne poursuivant son déclin, à la fin du XX^e siècle, l'histoire sera instrumentalisée pour transformer les paysages. Mais si la Mine-Témoin d'Alès reste un jalon finalement mineur du passé charbonnier, l'exaltation des Cévennes camisardes demeure une sorte de label culturel, dont les produits, même les plus éloignés du sacré, reçoivent une empreinte symboliquement rebelle ou révoltée.

Dans la même période chronologique – 1970 – la création du Parc National des Cévennes – Parc naturel et culturel – témoigne d'une volonté de requalification des paysages, associant la nature profane et l'histoire mise en scène. D'autre part, la marque « Paysages de reconquête » distingue depuis le début des années 1990 la reviviscence d'une morphologie traditionnelle du terroir, avec les *bancels* à oignons doux, de même qu'une revitalisation des produits endogènes comme le fromage de chèvre (pélardon) et la pomme (reinette du Vigan). L'empreinte huguenote est en quelque sorte surimposée, par un processus immatériel, à cette requalification du paysage. Dans un contexte de concurrence entre les territoires, elle renforce la singularité cévenole, ce que marque également l'édition de nombreux ouvrages sur les « Itinéraires protestants », associant harmonieusement la géographie et le mythe mémoriel²⁹.

La Cévenole, Paroles Robert Saillens, Musique L. Roucaute

Salut montagnes bien aimées,
Pays sacré de nos aïeux.
Vos vertes cimes sont semées,
De leur souvenir glorieux.
Élevez vos têtes chenues
Espérou, Bougès, Aigoual,
De leur gloire qui monte aux nues,
Vous n'êtes que le piédestal.

Refrain

Esprit qui les fis vivre,
Anime leurs enfants
Anime leurs enfants
Pour qu'ils sachent les suivre.
Redites-nous, grottes profondes,
L'écho de leurs chants d'autrefois ;
Et vous, torrents, qui, dans vos ondes,
Emportiez le bruit de leur voix.
Les uns, traqués de cime en cimes,
En vrai lions surent lutter ;
D'autres - ceux-là furent sublimes -
Surent mourir sans résister.

Refrain

O vétérans de nos vallées,
Vieux châtaigniers aux bras tordus,
Les cris des mères désolées,

Vous seuls les avez entendus.
Suspendus aux flancs des collines,
Vous seuls savez que d'ossements
Dorment là-bas dans les ravines,
Jusqu'au grand jour des jugements.

Refrain

Dans quel granit, ô mes Cévennes,
Fut taillé ce peuple vainqueur ?
Quel sang avaient-ils dans les veines ?
Quel amour avaient-ils au cœur ?
L'Esprit de Christ était la vie
De ces pâtres émancipés,
Et dans le sang qui purifie
Leurs courages étaient trempés.

Refrain

Cévenols, le Dieu de nos pères
N'est-il pas notre Dieu toujours ?
Servons-le dans les jours prospères
Comme ils firent aux mauvais jours ;
Et, vaillants comme ils surent l'être,
Nourris comme eux du pain des forts,
Donnons notre vie à ce Maître
Pour lequel nos aïeux sont morts.

Refrain

¹ Selon l'expression de Jean Nicolas, *La rébellion française, Mouvements populaires et conscience sociale 1661-*

² « Cette histoire n'est pas, pour nous, l'Histoire qui dort dans les livres. Elle vit dans notre mémoire. C'est un souvenir de famille qui se passe de bouche en bouche. Il a suffi qu'elle se transmette trois fois, du grand-père au petit-fils, pour rester présente en nos cœurs !

Quand j'étais enfant et que je ne connaissais rien d'autre que ces montagnes, j'ai vécu dans la familiarité de ces héros. D'autres petits cévenols doivent le faire encore aujourd'hui ! L'Histoire des camisards est notre chanson de geste, notre Illiade, notre Odyssée et notre légende dorée ! », André Chamson, *Commémoration des Camisards et de Roland*, Discours à l'Assemblée du Désert, septembre 1954.

<http://www.museedudesert.com/article5852.html>

³ « Le grand exemple - ce que j'appelais, voici un instant, le secret des Cévennes, - c'est de montrer que l'homme ne peut pas être abaissé, ni confondu, ni enchaîné par des moyens humains.

(...) Le héros n'est jamais qu'un homme qui fait front, sans faiblir, à des difficultés surhumaines. La force qui l'anime, c'est d'avoir su engager assez complètement sa vie dans les vérités qui lui semblent fondamentales pour ne plus pouvoir accepter d'autre mission que celle de leur service.

Ici, dans ces monts qui sont un des plus vieux visages de la France, cette attestation héroïque a été donnée par tout un peuple et jamais, peut-être, des hommes plus humbles et plus grands ne sont allés aussi loin dans l'acceptation du sacrifice. » André Chamson, *Commémoration du 250^{ème} anniversaire de la Révocation de l'Edit de Nantes*, Discours à l'Assemblée du Désert, septembre 1935.

<http://www.museedudesert.com/article5851.html#>

⁴ « La montagne d'abord. La Cévenne. Chacun la sienne. Atlas, géographie, dictionnaire, on ne trouve jamais imprimé que "les Cévennes" ; en passant de la vie sur le papier, cet étrange pays prend le pluriel. La Cévenne n'est pas de ces contrées qui se laissent apercevoir, cotoyer, toiser, parcourir, aimer, quitter; elle ne

peut être ni un passage ni une passade. On est dedans ou dehors. » Jean Pierre Chabrol, *Les Rebelles, Gens de la Cévenne*, T. 1, Omnibus, 1993.

⁵ André Dumas, *Le Désert Cévenol*, Paris, La Renaissance du Livre, 1932.

⁶ Robert Sauzet, *Les Cévennes catholiques, Histoire d'une fidélité, XVIè-XXè siècle*, Perrin, 2002.

⁷ *La Cévenole*, paroles de R. Saillens, musique de L. Roucaute, 1865.

⁸ Psaume 68 : « *Que Dieu se montre seulement*

Et l'on verra dans un moment

Abandonner la place ;

Le camp des ennemis épars,

Epouvanté, de toutes parts

Fuira devant sa face.

On verra tout ce camp s'enfuir

Comme l'on voit s'évanouir

Une épaisse fumée ;

Comme la cire fond au feu

Ainsi des méchants devant Dieu

La force est consumée ».

⁹ Voir *Histoire des Cévennes*, Patrick Cabanel, PUF, Que sais-je, réédition 2007.

¹⁰ Napoléon Peyrat, *Histoire des pasteurs du Désert, depuis la Révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la Révolution française. 1685-1789, tome premier*, Lacour – Rediviva, 2002 (1842). « Plaçons-nous au milieu de la chaîne cébenique ; montons sur la Lozère. Elle est le centre géographique de cette histoire, le sauvage séminaire d'où sortirent les pasteurs du désert les plus nombreux et les plus célèbres, et le foyer toujours bouillonnant d'où les insurrections se répandirent dans les provinces environnantes. De cette cime, l'œil peut presque en parcourir le théâtre, à vol d'oiseau, ou du moins en distinguer les vastes horizons. Il en est trois qui l'enveloppent comme trois ceintures. Le premier, celui des Cévennes proprement dites, est formé par le Tarn, le Rhône, l'Hérault et la mer. » pp. 96-97.

¹¹ Robert-Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Edimbourg, 1879, réédition Editions De Borée, terre de poche, 2005. « Les monts Lozère courent à peu près de l'est à l'ouest, coupant le Gévaudan en deux parties inégales. Leur point culminant, ce pic de Finiels sur lequel je me trouvais alors, s'élève à plus de cinq mille six cents pieds au-dessus du niveau de la mer et par temps clair, la vue s'étend sur tout le bas Languedoc jusqu'à la méditerranée. J'ai entendu des gens qui prétendaient avoir vu, du haut du pic de Finiels, des voiles blanches qui cinglaient vers Sète et Montpellier. Derrière moi, au nord, s'étendait la région montagneuse que ma route venait de traverser, peuplée d'une race pesante, pays sans vastes forêts, sans pics grandioses, fameux seulement dans le passé par ses loups légendaires. En face de moi, à demi voilée par la brume ensoleillée, s'étendait un nouveau Gévaudan, varié, pittoresque, célèbre par ses luttes épiques. On peut dire que j'étais dans les Cévennes au Monastier, et tout le long de mon voyage. Mais, au sens strict du mot, seul le pays accidenté et hérissé qui s'étendait à mes pieds, méritait ce titre et c'est à lui que le réservaient les paysans. Ce sont les Cévennes par excellence : les Cévennes des Cévennes... »

¹² « Isolé par ses contreforts des plaines du Rhône, du Vistre, du Vidourle et de l'Hérault, séparé par des cassures brusques du causse Méjean, des plateaux du Rouergue, de tout le massif du Mont-Lozère qui le domine de plusieurs centaines de mètres, le désert cévenol forme une sorte de losange rocailleux, qui sort de la Lozère par l'arrondissement de Florac, mord sur le département de l'Ardèche, traverse dans le Gard l'arrondissement d'Alès, s'arrête à l'est aux environs d'Uzès, s'incline au sud vers les garrigues nîmoises. Les diagonales de cet étroit losange se rencontrent quelque part, non loin d'Anduze, entre les deux Gardons. C'est là le cœur des Cévennes, là que, plus que partout ailleurs, se respire l'âme camisarde, là qu'aujourd'hui se dresse le musée du Désert, dans l'ancienne maison de Pierre Laporte, dit Roland. » André Dumas, op. cit., pp. 7-8.

¹³ Jean Carrière, *Le Gard ou le Sud profond*, manuscrit dactylographié, inédit, s.d., communiqué par *Les Amis de Jean Carrière*.

¹⁴ Philippe Joutard (dir.), *Les Cévennes de la montagne à l'homme, Privat - 1979*

¹⁵ Entre la plaine et la montagne, « un accord se conclut, grâce aux torrents qui dévalent des crêtes », écrit André Ducasse, assimilant les brusques colères de ces rivières souvent à sec, à celles leurs riverains. André Ducasse, *La guerre des Camisards, La résistance huguenote sous Louis XIV*, Hachette, 1962.

¹⁶ Philippe Joutard, *La Légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1977

¹⁷ Philippe Joutard, op. cit.

Voir également Patrick Cabanel et Philippe Joutard, (dir.), *Les Camisards et leur mémoire 1702-2002*, Montpellier, Presses du Languedoc, 2002.

¹⁸ Max-Olivier Lacamp, *Les feux de la colère*, Le Cercle du nouveau livre, 1969.

¹⁹ Fatio (dir.) *Comprendre la Réforme, Un itinéraire proposé par le Musée international de la réforme de Genève*, 2005.

²⁰ « Philippe Joutard, écrit Olivier Poujol, étudie minutieusement l'évolution de l'historiographie des Camisards, en deux parties chronologiques : le temps de l'incompréhension et du mépris de 1702 à 1840 date ronde, la réhabilitation de 1840 à nos jours. D'abord, grande clameur indignée de l'historiographie catholique, méfiance des notables réformés, des pasteurs, des rationalistes en face d'un peuple de « fanatiques » guidé par des prophètes ; puis, influence du romantisme qui exalte les héros hors la loi ou mystiques, poids du protestantisme dans la culture de l'époque et redécouverte, un siècle et demi après, de cette « époque terrible et sublime ». Olivier Poujol, recension du livre de Ph. Joutard dans *Causses et Cévennes*, n° 2/1978, cité par A.G. Fabre, *Au cœur des Cévennes avec ses écrivains*, éditions AZ Offset, 1979, p. 339.

²¹ Cité par Patrick Cabanel, « L'historien Peyrat : généalogie des hérésies et syncrétisme national », in P. Cabanel et Ph. De Robert (dir.), Préface de Ph. Joutard, *Cathares et Camisards, L'œuvre de Napoléon Peyrat (1809-1881)*, Les Presses du Languedoc, Montpellier, 1998.

²² « Le chant des opprimés », *La Vie protestante Berne-Jura* Numéro 5 du 25 mai 2005.

²³ Philippe Joutard, *op. cit.*

²⁴ André Siegfried, « Le groupe protestant cévenol », in Marc Boegner et André Siegfried, dir., *Protestantisme français*, Plon, Paris, 1945, p. 23-55.

Cabanel, Patrick, *Les Protestants et la République*, Editions Complexe, 2000.

²⁵ Muse Dalbray et Raymond Tristan-Sévère, *Des camisards aux maquisards*, Ateliers Henri Péladan, Uzès, 1945.

²⁶ André Chamson, 1935, *op. Cit.*

²⁷ Marianne Carbonnier-Burkard, *Comprendre la révolte des Camisards*, Editions Ouest-France, Rennes, 2008.

²⁸ L'Avant-Scène Cinéma, n° 122, 1972. On citera également la pièce de théâtre de Guy Vassal, *La Griffé du lion*, relatant les derniers jours et le dernier combat de trois chefs camisards, créée à Nîmes en 1984.

²⁹ Citons notamment : Patrick Cabanel (dir.), *Itinéraires protestants en Languedoc*, T1 – Cévennes, T2 – Espaces gardois, T3 - Hérault - Rouergue - Aude et Roussillon, Les Presses du Languedoc, 1998-2000.

Christoph Lenhartz et Hans Walter Goll, *Cévennes protestantes et touristiques*, La Colombe, 1997.

Laurent Puech, Languedoc protestant, XVIe-XVIIIe siècle, *Itinéraires huguenots, Languedoc Cévennes Rouergue*, Volume 1, Etudes et communication, Le Vigan, 1997. Paul Dombre et Hubert Bost (dir.), *Itinéraires huguenots, Cévennes et Gévaudan protestants : XVIe-XIXe siècles*, Volume 2, Etudes et communication, Le Vigan, 2005.